

L'Île

Voilà maintenant trois longs mois que nous avons quittés le port glacial de V... Je me souviens encore du jour de notre départ fatidique comme s'il venait à peine de se dérouler sous mon regard ébahis. Je me souviens de l'équipage, mes futurs camarades, s'agitant sur la fourmilière qu'étaient devenus les quais mêlant dans une valse frénétique l'amertume d'un adieu avec l'excitation d'une aventure promise. Ayant été dans les premiers à embarquer, j'observais d'un œil distrait la folle danse des marins sur le départ. L'un étreignant ses deux fils, l'autre embrassant sa fiancée, espérant que leur amour ne sera pas sapé par les tumultes des mers glacées qui les sépareront, ou par l'arrivée d'un amant inopportun. La curiosité n'était pas la raison pour laquelle je guettais les adieux, certes émouvants, mais dont je n'avais franchement que faire, il s'agissait là au mieux d'une vague justification, d'un tour de passe-passe dont je me servais pour duper ma conscience, mon âme.

Non, la vérité, du moins celle dont j'ai conscience et que je livre avec toute l'honnêteté dont seuls les saints et les condamnés marchant à l'échafaud sont capables, est que je fuyais. Je fuyais le regard vague, vide et perçant de cette haute figure drapée qui se tenait plantée là, pareil à un pilier d'amarrage démesurément grand et orné. Ce regard qui, malgré le néant qui s'échappait par un flot torrentiel de ces vastes orbites centrées d'un anneau azur, parvenait à envoyer vers moi, pareil à un éclair silencieux, toute la violence paisible provoquée par la honte et la déception. Déception d'un fils qui a échoué de par ses propres erreurs, de par ses propres crimes, de par ses propres péchés et la honte d'avoir mis au monde une telle abomination, l'artisan de son propre désespoir.

Jusqu'à ce jour, j'ai fui et je n'ai jamais cessé de fuir, maintenant, je fais enfin face à l'abîme.

La nuit, dans la noirceur tiède et moite de la cabine, j'écoutais le battement des vagues contre la coque d'acier et à chaque coup, à chaque pulsation, je me retrouvais pétrifié par l'idée qu'elle ne se rompe et que n'émerge parmi les flots glacés une haute figure drapée aux yeux vides pour emporter à jamais mon être dans les tréfonds abyssaux. J'étais, de manière générale, sorti ce genre de songes par un violent coup de pied provenant de la couchette inférieure suivi d'un grognement plus ou moins articulé signifiant probablement que je faisais trop de bruit.

Il y a de cela presque deux semaines, notre capitaine, ou son quartier-maître, nous avait annoncé que nous étions pris dans les glaces et que le seul cours d'action possible, ou du moins celui que nous allions suivre, était d'attendre, patiemment. Qui, ou quoi, je l'ignorais, néanmoins, nous attendions sur notre îlot de tôle et d'acier perturbant la glace immaculée comme la pupille d'un œil bleu azur.

Durant ce laps de temps, toute forme d'ordre à bord du navire s'était graduellement dissipée au rythme des bouteilles, auparavant dissimulées par les marins, qui se vidaient pour échapper au froid ou à l'ennui. Quant à moi, je me contentais de rester à distance des hommes ivres, je passais donc deux semaines dans une solitude absolue. Un jour, l'équipage, probablement à court de patience et de réconfort liquide, avait décidé de se défiler du capitaine et de son bras droit d'une manière aussi créative que dégradante. Malgré la certitude absolue que le navire ne sombrerait pas, les rats quittèrent le navire emportant avec eux tout ce qu'ils jugeaient utiles à leur entreprise désespérée.

J'ai choisi de rester, ce à quoi aucun de mes camarades ne fit la moindre objection que ce soit par simple pragmatisme lié à la limitation des ressources ou par mépris voire haine envers moi, peu m'importait. Faisant écho au jour de mon départ, j'observais les derniers préparatifs de l'expédition, puis la masse s'éloigner peu à peu jusqu'à disparaître en un point de l'horizon. Il n'y eut pas d'adieux déchirants cette fois-ci.

Je restais donc là, seul plongé dans la nuit éternelle de l'Arctique, et contemplais tantôt la voûte céleste recouvrant mon monde froid d'un drap sombre orné de splendeurs lumineuses et de rubans opalins, tantôt les profondeurs abyssales des eaux gelées, hurlant et craquant comme si l'Enfer lui-même devait remonter à la surface avant de retourner au calme de tombeau qui régnait dans mon immensité.

Puis, une haute figure vêtue d'un long drap bleu azur pris lentement forme au loin sur l'éternelle étendue glacée, je rassemblais le peu de forces physiques et mentales que la faim et le froid m'avaient épargné et me rapprochait, titubant une éternité durant. J'arrivais au bord d'une titanesque crevasse et elle se tenait de l'autre côté, elle ouvrit ses bras, esquissa un léger sourire et je fis un pas dans sa direction. Mon corps se fit plume, mon esprit vapoureux et je savais que maintenant, prisonnier à jamais des glaces éternelles, j'étais enfin libre.

Alexandre Abou Jaoude, 3M5